

Chapitre 11

VERBE ET ESPRIT MOI ET EROS

Une même sève !

Elle prend source en *Basar*, la « chair » scellée par la main divine dans les profondeurs de 'Ishah .
Plus précisément encore, elle jaillit de la lettre *shin*, au cœur de *Basar* ; elle en est la flèche retenue tout d'abord u fond de l'arc tendu à l'extrême – idéogramme de la lettre *shin* – puis lancée sur l'orbite de construction du « *fil*s », Bar.

1. L'EROS

Une flèche, cette sève de l'éros, dont on devine que le mouvement induit au fond de l'arc est celui de l'esprit ; et l'esprit, en l'Homme créé image de Dieu, est inséparable du Fils.

Tous deux sont les « deux mains » de l'Homme, comme les deuxième et troisième Personnes de la divine Trinité sont appelées par la Tradition les « deux mains du Père ». Les « deux mains » du Père créent, font et façonnent le Créé ; les « deux mains » de l'Homme font et façonnent avec le Père.

Au niveau de son corps, l'Homme retrouve les structures de ses « deux mains » dans ses reins prolongés de ses organes génitaux, dans ces poumons prolongés de ses deux mains, dans ses deux oreilles liées au système vocal et dans ses deux hémisphères cérébraux, archétype des trois premières formations. Le cerveau droit, féminin, est temple de l'esprit, le cerveau gauche, mâle, celui du verbe.

Les reins de l'Homme prolongés de ses organes génitaux, président à l'œuvre de procréation. Les reins encore, dans une autre information, liés d'une part aux poumons et aux mains, d'autre part aux oreilles et à la voix, président à l'œuvre créatrice du Fils-Verbe en l'Homme. Cette dernière œuvre est vécue en prémices dans la fonction parolière ; tant que l'Homme est confondu avec son inconscient, c'est à dire identifié avec la plaine de Shinéar qui n'est autre que Babel, l'Homme babille et bavarde. Son corps est étranger à la chair en même temps que confondu avec elle dont l'arc est alors détendu par le Satan et la flèche manipulée par lui 1.

La sève de l'éros lâchée en l'Homme esclave et méconnaissant le Fils s'engage dans les constructions multiples de ses désirs. La flèche exige alors de ces cibles qu'elles aient dimension d'infini ; et, toujours insatisfait, l'Homme multiple les cibles de sa vie amoureuse et sexuelle. A cet étage, tout est bavardage ! Mais bien que mené sourdement par le Satan, l'éros est l'éros ; divin en soi, il peut mener à l'illumination ; il peut hélas aussi rester satanique et destructeur. Lorsque l'Homme fait le retournement vers l'orient de son être, le Satan ne le lâche pas pour autant, au contraire, mais au lieu de se laisser dévorer inconsciemment par lui, l'Homme le rencontre dans le face-à-face redoutables. La flèche a cependant retrouvé sa vraie cible

et l'Homme ancré dans son Nom peut avec l'aide de YHWH-Christ assumer ces face-à-face qui déterminent sa croissance.

Dans l'axe de sa vraie cible, la flèche va et vient se ressourcement au fond de l'arc dans la respiration vital du vol un des oiseaux – colombe et corbeau – de Noé. Le fond de l'arc rejoint alors les abîmes, le Rien !

« Ô toi à moi encordée au cœur du Rien ! »

La corde divine retient la flèche remise entre ses « mains », et ne la lâche que pour enlacer les mondes et la faire revenir à sa source, riche de tous es possibles réalisés et ne cessant de tisser l'infini !

Souvenons-nous du nom d'Adam se révélant comme « espace de rencontre des deux désirs », celui de l'Homme pour Dieu, *Aed* (la vapeur sortie des eaux d'en bas) et celui de Dieu pour l'Homme, la lettre *nem* (les Eaux d'en haut jaillissant en fleuve de feu vers son Aimée)². Séparées mais aussitôt réunies par le désir qu'elles ont l'une de l'autre, ces eaux ne sont qu'une ; l'éros a saveur d'infini ! Il est un feu dévorant (*Esh*) qui toutefois, venant de Dieu, ne dévore pas ; il se donne suffisamment (*Dai*), autant que l'Homme peut le supporter. Le Buisson ardent n'était pas « dévoré » par le feu – tel est le mot hébreu 3 – mais embrasé, comme le cœur de Moïse.

Ce feu qui se fait flèche brûlante évoque tout de suite, dans la Tradition hindoue, l'œil de *Shiva* (dieu de la destruction) qui, de son regard, anéantit tout ce qui ne ressortit pas à l'éternité. en hébreu, l' « œil » (*'Ayin*), qui est aussi la « source », correspond à la lettre du même nom, de valeur 70.

Or ce nombre se dit *Shiv'aim* ! Les deux Traditions expriment par la même racine la même réalité fondamentale. *Shivé'a* que traduit le nombre 7 signifie l' « abondance », le « rassasiement » : on ne peut aller plus loin à ce niveau, le passage à un autre niveau est exigé . Le feu de l'amour divin est celui de l'Esprit-Saint qui « détruit » ce qui a été fait et intégré, pour aller plus loin encore dans le faire. Ceci est l'œuvre du « septième » jour de la Genèse.

La lettre *zain* de valeur 7 est, rappelons-le, l'initiale du mot *Zakor* signifiant d'une part le « mâle » et d'autre part le verbe « se souvenir ». J' appelle cette lettre le « sexe mâle » intérieur à tout être humain qui « se souvient » de son 'Ishah ; elle est associée dans cette Tradition au *noum* final (de valeur 700) en tant qu' « elles ont toutes deux forme de sabre 4 », dit le Saint-Béni-soit Il, le mot *Zain* signifiant lui-même « arme ».

On voit combien l'Epée-Verbe est liée à l'Esprit-Saint de Dieu œuvrant dans son amour comme une arme transperçante, une flèche brûlante, au cœur du Créé pour conduire son ainée de palier en palier, de « château en château », de « palais en palais » dit la mystique juive, jusqu'à Lui, l'Amant au-dessus de tous les amants. 'Ishah, « la feu », reçoit le feu ! Au cœur de *Tipheret*, la « beauté », les femmes de la Bible ont été transpercées, brûlées. Icône de la Beauté divine, ce centre d'énergies en l'Homme est celui du soleil du corps ; il est comme une roue qui rassemble l'infinie diversité des sons, des couleurs, des odeurs, des saveurs et des formes créées en l'être et livrées au ciseau du divin sculpteur, au ciseau de Celui qui « taille les prépuces du cœur », de septième jour en septième jour !..

Dans le creux épigastrique, *Tipheret* est à l'ensemencement divin ce qu'à l'étage de la procréation, à la pointe du pubis, *Yesod* est à l'ensemencement de l'homme.

Souvenons-nous de Sarah en qui Dieu plante un « rire », comme en défi à tous les possibles, dans le vif de ses entrailles ; de Rachel dont IL « ouvre le ventre » (levée de la stérilité) après qu'elle a mangé les « mandragores », *Doudaim*, les « amours divines » ; souvenons-nous de Ruth vide de son veuvage et empoignée par l'Epoux divin ; d'Esther qui focalise en elle, dans le secret, le cœur de la « rose » (cœur de

la roue) *Shoushan* où Dieu se cache ; de Judith en qui la Maître du ciel et la terre bande l'arc de l'amour prêt à toutes les audaces car Lui-même y a décoché ses flèches.

Souvenons-nous de Marie Madeleine et de ses sœurs prostituées qui, avec elle, répandent les parfums de l'éros purifié sur le corps de l'Aimé.

Souvenons-nous de Marie, dernière tisserande de l'écarlate avant que l'humanité n'en reprenne le fuseau.

« Qui est-IL ton amant parmi tous les amants ? »

demandent à la Shulamite du Cantique des Cantiques les gardiens de la ville.

« Mon amant clair, vermeil, répond-elle est en étendard sur la *multitude* (...).

Ses mains, des sphères d'or enchâssées de chrysolithes ; ses flancs, de l'ivoire vert serti de saphirs ; ses jambes, des colonnes d'albâtre fondées sur les socle d'or (...) sa bouche est suavités.

Tout entier délices, tel est mon amant, tel est mon ami, filles de Jérusalem. »

Et d'elle, le bien-aimé dira :

« C'est elle l'*unique*, ma colombe, ma parfaite (...) elle apparaît comme l'aurore, belle comme la lune, immaculée comme le soleil, terrible comme les étendards (...).

Au verger du noyer je suis descendu voir la germination du torrent, voir la floraison de la vigne, le bourgeonnement des grenadiers (...).

Je ne sais plus ! Mon âme me fixe, ô chars, mon peuple, ô Prince ! » 5

Bouleversé est le bien-aimé à la vue de l'*unique* qui s'avance, si belle, sortie de la *multitude* !

Thérèse d'Avila rejoint ses sœurs de la Bible lorsqu'elle parle de l'extase « où peu à peu l'on meurt aux choses extérieures et où l'on perd l'usage des sens pour vivre en Dieu » ; ainsi que du ravissement

« suscitée par un signe unique (la flèche) que Sa Majesté fais au plus intime de l'âme, à telle vitesse qu'elle semble enlevée au sommet d'elle-même, prête à s'échapper du corps ».

Dans le septième « château » de l'âme où elle est ravie, Thérèse décrit une force « communiquée par contagion à tous ceux qui sont dans le château et au corps lui-même qu'elle semble souvent ignorer ; sa vigueur soutenue par le vin qu'elle boit dans cette cave où son Epoux l'a amenée et d'où Il ne la laisse pas sortir retentit sur le faible corps » 6.

Saint-Jean de la Croix goûte cette même ivresse :

« Sachez qu'au cellier secret de l'âme, dont le prix est bien connue du poète mystique hindou, Rabindranath Tagore :

« Délivre-moi des chaînes de ta tendresse ô mon amour, ne me verse plus le vin de tes baisers, délivre-moi de tes sortilèges (...) 8 « .

Et un poète de L'islam d'ajouter :

« Il n'a pas vécu ici-bas celui qui à vécu sans ivresse et celui-là n'a pas de raison qui n'est pas mort de son ivresse 9 ».

Ivresse, jouissance ! La petite religieuse portugaise 10 ne la connut pas de « Sa Majesté », mais voulant la vivre, elle sauta le mur du couvent et s'enfuit retrouver son amant qui chaque nuit revenait

A elle sans la reconduire à Dieu, semble-t-il.

Mais ses lettres ne disent pas ce qu'Héloïse nous confie à la fin de sa vie ; sous la plume de Christiane Singer 11 qui puise dans ses écrits, Héloïse chante sa passion pour Abélard et sa certitude du caractère divin d'une telle jubilation :

« N'étais-je pas, Dieu, ta harpe aux mains d'Abélard ? »

Plus tard, « sous les plombs du malheur », elle ne renie pas la révélation qu'elle en a eue. Devenue abbesse au couvent du Paraclet, connaissant maintenant les amours divines, elle affirme ne pouvoir les vivre et en témoigner que parce qu'elle vécut « son sacre » en tant que femme, entre les bras d'Abélard. Harcelée par l'Eglise d'alors qui l'appelle au repentir et à reconnaître sa « faute », « elle n'aurait pas abjuré sous la torture ». « Seules, ajoute-t-elle, les âmes ébranlées jusque dans leurs fondements par la passion ont la chance de voir s'écrouler l'édifice de leur moi et de devenir les chantiers du divin ! »

Chant de femme que cet hymne à la sève montante de l'arbre de l'éros, qui unit dans un même flux de vie les différents niveaux de sa floraison, les différents parfums de ses fleurs toutes ivres de la promesse d'un fruit nouveau ! Je ne résiste pas à citer comment la romancière voit l'entrée du septième palais (ou château) pour tant d'hommes d'Eglise épris de sépulcre du Christ plus que de Sa résurrection, se réclamant de leurs propres vertus et intelligence plus que de leur folie :

« Ah quel branle-bas ! Quel tohu-bohu !

Combien de saints, de philosophes, de sages barbus, de cabalistes et de prophètes vont se cogner le nez aux portes closes ! »

Elle voit Abélard lui-même, docteur en scolastique, faire les cent pas devant ce septième palais et attendre...attendre Héloïse ! Attendre tout simplement la femme car il n'est d'éros que né du féminin, 'Ishah ; et lorsque celui-là est méconnu, seule la femme, sans le savoir, en porte la saveur humide et chaude, capable de faire s'écrouler le mur glacé des logiques ; elle est alors la muse du poète, l'égérie du créateur et l'inspiratrice de toute œuvre d'art ; avec elle seulement se construit la beauté, avec elle ou directement avec 'Ishah alors ruisselante des fruits de sa terre labourée. On se demande même comment le divin Créateur a pu se passer de Sa Création, son 'Ishah, pour en jeter le premier *beit* !

C'est peut-être celui-là que nous sommes, si misérable, mais dont le Maître de l'univers a tant besoin pour continuer Son Œuvre ! Et labourés ne le sommes-nous pas pour accéder au mystère de l'amour ? Car c'est un grand mystère ! Qui n'a pas la nostalgie du Jardin d'Eden », planté au cœur de l'Adam dès sa première respiration d'Homme du septième jour alors qu'il est soufflé dans ses narines pas le souffle de Dieu ? Ce jardin est l'espace de rencontre des deux désirs, des deux amours, des deux sèves d'arbre que sont l'Arbre de vie, venant de Dieu, et l'Arbre de la connaissance, venant de l'Homme ; espace de rencontre enfoui à l'orient de tout Adam.

Le nom de la « jouissance » (*Eden*), lorsqu'il est retourné, devient le verbe « connaître » la forme inaccomplie : « nous connaissons » ; la connaissance est impliquée dans la jouissance, e vice versa. La jouissance est créatrice. Ontologiquement elle construit l'Arbre de la connaissance dont le fruit sera JE

SUIS, la Connaissance totalement acquise, son ivresse au-delà de toutes les ivresses – la définition analogue à la fission de l'atome !

Dans l'état d'exil, depuis le frémissent qui se cherche jusqu'aux éblouis des entrailles consumées, elle est le fruit d'un érotisme libre de toute loi, qui s'extasie, reçoit la claque des rejets, resurgit de ses décombres et se retire encore, se dissimule, se refoule, se compense, se murmure, hurle parfois et qui se confond le plus souvent avec le besoin de l'autre pour se trouver soi-même sans vraie relation à l'autre. Et pourtant, quand elle est là, elle est la vie ! Elle est même un surcroît de vie aux termes de la rencontre ; elle est l'équipe 12 ombrée de l'Eden où l'on cueille en abondance fleurs et fruits inattendus des jardins successifs qui s'ouvrent à mesure que s'approfondit l'étreinte. L'amoureux déferlement au sein de l'épure brise l'impossibilité de l'accès au modèle ; il en annule les espaces de séparation comme dans le miracle d'une transfiguration ; et l'orient saisi répond en divinisant l'Instant !

En cas rares moments, l'Instant retrouve son âme mais l'exilé de l'âme qui ne le sait pas reconduit fiévreusement ces heures en d'épuisantes et décevantes rencontres comme le ferait u toxicomane, qui chercherait l'unique sans renoncer à la multitude, qui se voudrait Buisson ardent sans savoir entendre le Nom ! Et l'émerveillement s'assombrit !

Pour celui (ou celle) qui sait entendre le Nom , l'éternité s'ouvre, l'exil est rompu et, dans cette jubilation qui est orgasme de vie, celui-là pourrait aussi s'écrier sans attendre le dernier jour : « Je meurs guéri ! » Mais que de petites morts sans guérison ! Que d'étreintes même, sans petite mort ! Que d'enlacements sans étreinte vraie ! Que de tendresse désirée confondue avec une pénétration non consentie ! Que de viols légalisés ! Que d'impossibilité à être deux lorsque entre eux, dans la fuite du regard ou la dureté du toucher, se tapit l'acerbe des rancunes et des non-dits. L'acidité d'un petit quotidien rongeur floue la relation ; les « ronces et les épines » d'une Ishah méconnue sont rejetées sur l'autre...

Il y a peut-être encore plus triste que cela, l'habitude. Là gît l'épave totale de la relation. L'habitude s'est installée à partir de rencontres pulsionnelles que n'a jamais visitées l'éros ; à partir d'une usure grignotant le désir au long de journées fatigantes et mornes ; à partir d'un « rien n'est nouveau sous le soleil » qui fait fuir vers la multiplication d'aventures nouvelles, nullement génératrices de neuf ; à partir d'unions conventionnelles que sont celles des affaires plus que des cœurs, ou celles de la législation de la procréation qu'aucune jouissance n'illumine – on ne peut oublier les conseils judicieux d'une mère anglaise à sa fille : « Ferme les yeux et pense à l'Angleterre 13 ».

Mais y a-t-il d'avantage éros dans le non-complémentarité de deux êtres qui s'unissent pour se sécuriser en l'autre du même sexe ? Cet autre n'est alors pas autre, comme un Dieu qui n'aurait jamais lancé le premier *beit* mais se serait complu en Lui-même. L'homosexualité se complait en lui-même, dans une pulsion vitale, un narcissisme extrapolé dans l'illusion d'un don qui lui revient en écho égotique. Et comme la confusion est subtile entre l'éros et ce qui est souvent une exquise sensualité ! Si exquise qu'elle tente aujourd'hui de faire vaciller l'éthique la plus sacrée qui reste encore appliquée dans nos pays pour s'y faire introniser.

Que les homosexuels ne s'y méprennent pas : je ne juge aucun d'eux et beaucoup d'entre eux savent combien je les aime ; je les aime dans leur voie détournée du schéma fondateur comme ils m'acceptent avec mes propres misères. Mais une autre chose que de juger les êtres est de discerner la place de l'homosexualité face aux archétypes mâle et femelle que sont aussi « lumière et ténèbres, jours et nuits, sec et humide, chaleur et froid, etc. » que chantent dans la fournaise de feu allumée par le roi

Nabuchodonosor les martyrs Ananias, Azarias et Misaël, devenus feu de l'Eros divin et Buisson ardent eux-mêmes. Face aux opposés cantilés dans leur dépassement souverain par les trois jeunes hommes, l'homoséxualité ne serait-elle pas l'épave du vaisseau démâté de la sexualité ? Celui qui ne pointe plus sa quête vers le ciel s'abîme dans les mers...

Misérable sexualité que la nôtre aujourd'hui ! Misérables confidences reçues qui me permettent de le dire ! De même que l'Homme coupé de son inconscient est esclave de lui, de même le corps exclu du sacre de la chair, « déverbifié » et despiritualisé, est-il la proie du « mangeur de poussière ».

L'homoséxualité régnante est peut-être la signature d'un des derniers descendants de *Qain* qui, avec les convives des noces de *Qanah* (même étymologie ai-je dit plus haut), ont épuisé le premier vin des réjouissances. Et sans doute est-ce à la femme de se retourner vers le Christ et de lui dire avec Marie : « Ils n'ont plus de vin ». Je ne sais si l'heure de la réponse divine est venue, mais je suis certaine d'avoir à sonner le glas de notre détresse.

Le monde de l'avoir a tué l'éros qu'il a remplacé par le plaisir. Le plaisir ne relève d'aucune alliance ; il n'est pas don ; il ne participe pas du verbe, de l'échange parlé même dans le silence. Sans réciprocité, il ne peut atteindre au sacré.

Avoir du plaisir n'est pas *être* illuminé de la jouissance et de l'extase ; avoir du plaisir ne reconduit pas au jardin d'Eden.

L'éros contient en soi une dynamique de dépassement déjà en germe dans le premier regard et le sourire qui font participer de l'adimensionnel de l'être. Le plaisir en est la réfraction limitée à l'écorce du corps privé de sa pulpe et de son noyau charnels. L'apogée du plaisir est le plaisir de la vertu, ultime narcissisme, autocontemplation stérile du pur qui stigmatise l'impur et en ignore la fécondité ! L'éros peut s'accomplir dans la grâce royale et libre de la chasteté, lorsque la relation s'est verticalisée en Dieu.

Interdite la relation érotique et l'identifier au mal, de la part des « autorités » religieuses – car tel est le mode relationnel de l'Eglise occidentale – était confondre la spiritualité avec la religiosité et identifier la mystique au mal. Limiter les relations dites amoureuses aux besoins de la procréation et en éradiquer la jouissance était couper l'être de son orient, donc lui-même, et lui interdire l'Eden, voire le réduire à une fonction animale pour mieux l'asservir. Selon cette même éthique toute « éducation sexuelle » était impensable. Il est vrai que la nature sait très bien murmurer ses secrets aux doigts de la caresse ; mais les doigts peuvent être paralysés par les impératifs d'une fausse culture ; ils peuvent aussi recevoir de la nature d'impétueuses pulsions qui, sans la mise en place d'une juste ascèse, s'avèrent désastreuses.

L'Occident est démuné de savoir-faire dans cet ordre. Il existe une technique des jeux de l'amour comme il y a une technique de la prière, et je n'associe pas fortuitement les deux (bien que tous deux souffrent qu'on leur associe ce mot « technique » employé de pair avec « économique » !). Le mot « ascèse » ne veut cependant pas dire autre chose, mais ses connotations affectives sont lourdes de moralisme.

Or la prière n'est autre que le déploiement d'un rire nuptial devant l'Epoux divin, quelle que soit sa forme, et l'union de deux être dans leur chair transfigurée respire dans le même souffle ; elle implique que l'homme sache reconnaître *l'unique* au milieu de la *multitude*, sa femme-sœur qui, devenant épouse, sera sa une 14 ; elle implique la réciprocité de la femme et, sans faiblesse, sa miséricorde.

Les sexologues d'aujourd'hui sont plus des vendeurs de plaisirs que des initiateurs au véritable érotisme. Je ne veux cependant pas condamner ce qui est peut-être une nécessité immédiate (comme l'est la « légitime défense » à l'agression), mais j'espère voir un jour cette science de l'amour retrouver sa dimension sacrée et, comme toute science, son apprentissage.

Tout a été tellement faussé !

Interdictions, culpabilité, ignorance... Ainsi donc se présentaient les choses lorsque, tel Malherbe pour les belles-lettres, enfin Freud vint ! Freud est venue libérer l'Occident de ses interdits réducteurs, voire aliénants et source de toutes les culpabilisations dont nous sommes encore loin d'être libérés, ne serait-ce qu'en vivant les opposés dans un réactionnel non moins aliénant. Dans cet esprit, je ne crois pas que le mot « libérer » que je viens d'employer soit juste. Je ne le raye pas mais je précise les limites dans lesquelles je l'emploie. Licence n'est pas liberté. Par rapport à ce qui était avant, certes ce fut une libération. Mais tel Soljenistyne dénonçant, en arrivant aux Etats-Unis, l'erreur marxiste qu'il fuyait et l'erreur capitaliste masquée de liberté qu'il rencontrait dans sa situation d'exil, je dénonce de même l'abus moraliste et meurtrier de l'Eglise (on ne peut oublier le curé d'Uruffle 15) et les abus non moins meurtriers du axisme réactionnel issu de l'œuvre freudienne. Car la vraie libération aurait consisté à relier la sexualité à l'éros enraciné dans le divin, à un « Je » déjà palpitant de JE SUIS, seul à pouvoir rencontrer l'« autre » dans une réciprocité réelle et par là même à rejoindre enfin la dimension spirituelle de lui-même et de l'autre. Au lieu de cela, lorsque Freud ôta la bonde du tonneau qui était prêt à éclater car le vin des récoltes centenaires retenu là fermentait à l'extrême, l'homme génial du cerveau gauche mais atrophié du cerveau droit ne sut pas jouer le maître sorcier, mais seulement l'apprenti. Il défia le plaisir et les forces inimaginables qu'il « libéra » s'investirent en tous sens, toutes à l'horizontale, sans aucun repère archétypiel. Il n'indiqua nullement, l'ignorant lui-même, la voie d'une canalisation réellement libérante ; et nous connaissons toutes les violences que cette licence déchaîna, le « déluge » qu'il provoque encore. De même que l'Eglise voulait faire croire à la spiritualité en obligeant au religieux, de même Freud crut à l'éros en mettant la bride au cou du cheval qui hennit sa libido. Et c'est bien pour cela qu'il n'y a pas plus de jouissance aujourd'hui dans les Eglises que dans les lits. Freud crut libérer l'être mais servit encore les dieux de l'Avoir. La désacralisation de l'Homme touchait là, avec celle des manipulations génétiques, à la part la plus intime du Créé dans son rapport à l'Incréé. Cela ne pouvait entraîner que deux conséquences possibles : une diabolisation, que nous connaissons ; mais je veux insister sur l'autre conséquence de ce point-limite qui se trouve atteint et qui, selon la loi propre à toute limite, devient source de retournement. Cette réflexion me permet d'introduire le quatrième aspect des œuvres des dieux de l'Avoir, dont j'ai dit plus haut qu'il « pose l'espérance la plus grande au cœur de notre génération » ; cela concerne l'émergence d'une authentique spiritualité et, si paradoxal que cela puisse paraître, c'est peut-être à Freud que nous la devons.

On ne peut nier qu'en bouleversant ce qui est le plus vital au creux des entrailles humaines, le père de la psychanalyse à précipité la fin d'un long exil ; par là même, « ne serait-il pas l'initiateur d'un formidable inspir16 ? »

2. L'EMERGENCE DE L'ESPRIT

Freud ne pouvait deviner le profond refoulement spirituel qui se cachait derrière celui de la sexualité. Qui d'ailleurs, à cette époque, aurait pensé pouvoir relier ces deux catégories de l'être humain, Or, le sexe et le verbe sont en résonance intime ; la physiologie même de l'un retentit sur l'autre : la voix du jeune garçon mue au moment de la puberté et celle de la femme change de registre à l'heure de la ménopause. Souvenons-nous de la circoncision dont j'ai parlé plus haut ; elle touche intimement le sexe de l'homme et s'enracine dans l'Alliance dressée entre Abraham et son Dieu. Abraham, qui avec son épouse Sarah était encore stérile, s'engage à la pratiquer ; de son côté, Dieu promet au patriarche qu'il sera « père d'une grande nation » : promesse de fécondité ; et nous savons que, dans le projet divin, cette fructification touche l'être intérieur, même si cela est symbolisé par une fécondité biologique. « Tailler l'arbre pour le mettre à fruits » est une loi ontologique qui concerne l'intérieur comme l'extérieur du Créé. Au niveau de la Séphirah *Yesod*, la coupure du prépuce du sexe mâle de l'enfant symbolise celle des ténèbres pour qu'apparaisse la lumière symbolisée par le sexe lui-même ; elle retentit, au niveau de *Tipheret*, sur « la coupure des prépuces du cœur » nécessaire à la croissance du verbe, ultime lumière. Procréateur par le sexe, l'Homme, nous l'avons vu, est appelé à devenir créateur par le verbe. Ces deux fonctions jouent en résonance à des octaves différentes de l'être, elles-mêmes profondément incarnées dans le corps. C'est parce que l'humanité, à travers le peuple d'Israël, a donné naissance au Christ-Verbe que les Chrétiens ont rompu avec le rite de la circoncision ; mais ils en ont aussi oublié ce à quoi cela les engageait : à l'ascèse au niveau de la sexualité en tant que prémices de la circoncision du cœur – « et des oreilles », ajoutera l'apôtre Paul, car l'oreille et la parole sont indissociables – et à ces circoncisions elles-mêmes ;

Lorsque la sève de l' « arbre humain » monte au printemps de *Yesod*, elle s'exprime dans l'exigence aiguë de l'éros, donc d'une sexualité à vivre avec l'autre, en même temps que dans l'émergence d'un nouveau « moi » sorti, encore tout englué, des langues parentaux ; Ces deux pôles de la nouvelle personnalité de l'adolescent sont intimement liés et c'est à cet âge que la circoncision du moi ego pour que naisse JE SUIS s'impose aussi ; Chez la jeune fille, la coupure du prépuce correspond à la rupture de l'hymen ; la circoncision du « moi », ne diffère pas de celle du jeune garçon. Si le sexe et le verbe jouent en résonance l'un de l'autre, le sexe et le « moi », eux, vont de pair. Réprimer l'un, comme cela était sous la loi religieuse, impliquant l'égale répression de l'autre, voir, comme nous l'avons vu, son asservissement ; mais jeter le sexe dans l'arène du plaisir est un risque majeur pour le « moi ». Nous retrouvons là, dans son instance capitale, l'expression de l'Image ensemencée en *Basar* : le Verbe fonde le « moi », l'Esprit, l'éros. La libération sexuelle apportée par Freud a été, d'un même coup, la mobilisation du verbe et la libération du « moi », et j'apporte la même réserve que précédemment au mot « libération » car le « moi » extrait de l'asservissement extérieur, mais sans repère intérieur, devint tout d'abord comme fou 'en témoignent tout

particulièrement dans nos pays les événements de Mai 1968). Mais de cette « folie » se dégagèrent des trésors. Ne nous étonnons donc pas de voir surgir aujourd'hui une part toute nouvelle de l'humanité, qui commence à entendre l'appel de ses profondeurs et à prendre ses distance par rapport aux béquilles parentales. Sa colonne vertébrale ébauche une verticalisation ; elle repose sur le *sacrum* et ses premières vertèbres sont *sacrées*. La Séphirah, ou centre très important du corps énergétique, appelée à ce niveau *Yesod* signifie le « fondement » (comme en Inde le chakra Mulâdhâra), mais plus subtilement : le « secret » *Sod* du *Yod*.

Même s'il ne le sait pas encore, l'adolescent qui prend contact avec *Yesod* entre à ce moment en communion avec son Nom secret ; il en reçoit l'ordre d'aller « jusqu'au bout de lui-même » (*Lek Leka*).

Dans le meilleur des cas, il entend et, après le mûrissement nécessaire dans la « matrice d'eau » (cf. le schéma P.315) où il est « pétri », il fera le retournement vers *Tipheret* et la « matrice de feu » où il sera « cuit » ; il deviendra « pain de vie », feu et verbe créateur. Si j'emploie cette image, c'est en n'oubliant pas que *Bar* est le « fils » - qu'annonce déjà le premier « moi » - mais aussi le « grain de blé » 17. Il en est de même au plan collectif ; l'humanité adolescente, sans le savoir encore, entre en résonance avec le Germe de JE SUIS qui lui intime l'ordre de croître.

Comme je viens de le dire, il y a ceux qui entendent, qui se retournent et se verticalisent vers *Tipheret*, « femmes en tête » dirait Yvan Amar 18 ; et il y a ceux qui se rabattent à l'horizontale dans la plaine de Shinéar et qui meurent dans la matrice d'eau. Clivage entre l'Arche et le Déluge ; clivage entre les Hébreux et les Egyptiens avant la Pâque dans un autre contexte que j'ai récemment développé 19 ; clivage continuellement retrouvé dans la Bible jusqu'à ce que nous en comprenions le message.

Aujourd'hui où le message commence d'être perçu du collectif, les choses avancent vite ; car ceux qui entrent dans l'Arche ne peuvent tricher avec « JE SUIS en devenir d'être » qui exige d'être et qu'ils rencontrent au plus profond d'eux-mêmes ; Ils recherchent la concordance entre intérieur et extérieur ; ils rejettent le « plaqué or » des catéchismes infantiles et des savants théologiens du cerveau gauche ; ils demandent à leurs textes sacrés et à leurs liturgies de les nourrir de l'or vers lequel eux-mêmes tendent au-dedans d'eux.

Les gardiens de la Tradition trop masculinisés pour se retourner vers leur Adamah et la travailler ne conservent dans leurs musées que lettre morte. En réaction à cela, charismatiques et mouvements dits New Age, voire sectes, fleurissent, Beaucoup d'entre ces « appelés dans l'Arche » ne trouvent nourriture que là ; nombreux sont ceux qui s'y perdent ou qui tout au moins en sont les déambulateurs funambulesques, chercheurs du souffle les tenant au-dessus du vide de l'existence, sur la corde raide de la vie. Souvent ils confondent éros et sexualité primaire, vie spirituelle et ecclés ponctuels à des états modifiés de conscience par des techniques limitées au corps-cadavre ; ou, plus simplement encore, amoureux de la nature, ils l'honorent, croyant adorer Dieu et finissent par s'honorer eux-mêmes. Beaucoup restent sur cette corde, funambules éternels ! D'autres tombent et s'enlisent dans l'enfer de la vie ressentie sans espoir. Quelques-uns qui ont trouvé et intégré le souffle redescendent pour assumer la Géhenne. D'autres encore vont vers une autre Tradition dont la nouveauté voile un moment ses propres limites, car toutes aujourd'hui, sous des formes différentes, sont appelées à une grandiose mutation. Nos gardiens du Trésor dans l'activité fiévreuse de leur cerveau gauche, plus préoccupés de critique historique que de puiser dans

leur propre histoire intérieure « la terre où l'on trouve l'or et la pierre du Nom 20 », sont responsables de ces errances. Ils lèvent des boucliers devant elles, inconscients de dresser en fait leurs propres tombeaux. Ils sont comme ces parents qui, face à leur enfant perdu dans son labyrinthe et refusant d'obéir à leurs schémas sécurisants et mortels, pour mordre à la vie, le rejettent au lieu d'ouvrir leur cœur et d'aller vers lui, lui dont la quête essentielle est sans doute messagère de leur propre salut.

Tant de sanctuaires intérieurs, réouvert aujourd'hui dans l'élan féminin irréversible du don offert à la flèche divine, ne vont-ils pas transformer nos Eglises ?

Tant de travail silencieux des désenchantés d'hier qui, de leur éros verticalisé, sont devenus des amoureux de Dieu, ne va-t-il pas bientôt saisir toute la pâte humaine ?

Au-delà des souffrances que se complaisent à nous d'écrire nos morbides médias sans qu'ils puissent nous faire part de l'essentiel, la croissance du Germe, le Germe grandit !

Certes Rachel continue de pleurer sur le chemin de Jérusalem, mais Marie est déjà là. Le Ressuscité se dresse : Il nous nomme en nommant Marie Madeleine. Elle apportait des aromates ; elle avait atteint à une qualité de connaissance qui ne pouvait s'exprimer que dans l'impalpable, le plus subtil de l'éros, ce qu'est le parfum pour une fleur. Aussi Jésus l'arrête-t-Il dans son élan ; elle n'a pas besoin de le toucher ; ce serait briser l'ineffable.

Thomas aura besoin de toucher l'impossible Réalité ; les apôtres, de venir voir ; le masculin aura du mal à décoller du réel apparent. Le féminin, lui, pratage d'emblée l'incroyable du Verbe ; aussi Marie Madeleine ne peut-elle que se taire.

Son langage pour faire partager l'essentiel est silence ; il est présent dans les niveaux de lecture sous-jacents à ce qui est dit. Il est le baiser de l'ange. Lorsque l'Homme n'est pas encore devenu Verbe et qu'en lui brûle le verbe, il ne peut calmer ce feu que dans le dire pour ne pas être brûlé lui-même. Cet état relève des lois divines auxquelles j'obéis. Mais je comprends aussi pourquoi Marie est silence et pourquoi Marie Madeleine reconnaissant le Jardinier devient silence.

